



LES STÈLES DISCOIDALES

par Robert AUSSIBAL

SAUVEGARDE DU ROUERGUE

6, Rue de la Fontaine - 12 ROQUEFORT

Intrigué par la fière allure de la stèle érigée près de la halle, ainsi que par la présence d'un fragment de disque dans le jardin du presbytère, je me suis mis en relation avec le Président Julien de l'Association des Amis du Vieux Saint-Antonin qui répertoria et fit un relevé détaillé particulièrement précis de toutes les stèles connues actuellement sur le site. Grâce à ces documents, il nous est maintenant permis d'étudier l'origine et la signification de ces vestiges.

Ajoutés à l'inventaire aveyronnais, nous avons en outre un « catalogue des stèles discoïdales rouergates » absolument inédit : le canton de Saint-Antonin, bien que séparé de l'Aveyron, restant partie et « finistère guyennais » du Pays de Rouergue.

Ainsi donc, l'identification exacte de ces stèles est :

82.2.14.SAN.01 (halle), 02 (musée), 03 (rue des Bouigues), 04 (musée), 05 (presbytère).

Nous voulons profiter de cette étude pour rectifier l'erreur faisant de ces « croix à raquettes » les signes religieux destinés à surmonter chacune des portes de la ville pour les christianiser, et par là même des monuments mineurs, à caractère plus ou moins ésotériques sans grand intérêt pour l'histoire. C'est pour ces raisons qu'elles ne furent jamais signalées et étudiées. La part qui est réservée à la plus remarquable, dans le « Guide de Saint-Antonin » est bien mince. En effet, nous lisons au paragraphe 16, page 32 de l'édition 1975 : « Adossée à la halle, se dresse une croix à raquette du XIV^e siècle, d'après M. Enlart, qui dans son manuel d'architecture civile en signale de semblables à Toul et Nesselde en Saxe. Il y en a d'analogues en Pays basque. Elles se plaçaient d'ordinaire sur la place du marché. Celle-ci est à deux faces : sur l'une est gravée en bas-relief une image du Christ entre deux saints, dont l'un est St Eloi et l'autre peut-être St Antonin ; une autre croix à raquettes est exposée au Musée. »

Monsieur Julien et moi-même pensons réparer cette regrettable lacune et, en démontrant le grand intérêt que présentent ces pierres, approfondir l'histoire de l'abbaye et du cimetière dont elles doivent provenir. En Rouergue, nous ne connaissons que celle de Lapanouse de Cernon qui soit elle aussi épigraphique, ce qui facilite l'identification et permet au moins une datation assez précise.

Il est permis d'affirmer qu'elles sont l'œuvre d'un lapidiste et sculpteur professionnel, tant leur facture et la netteté de leur lettrisme sont soignées. Elles paraissent contemporaines l'une et l'autre et se situent entre la fin du XV^e et le premier quart du XVI^e. La stèle « haussée » par un long et gracile collet, placée près de la halle, non épigraphique d'ailleurs, ne paraît pas être un monument tumulaire, mais plutôt la croix centrale du cimetière, peut-être abbatial.

DESCRIPTION DES STELES

82 . 2 . 14 . SAN . 01 (halle)

Stèle intacte dressée sur un piédestal bien postérieur, sur le côté N de la halle, en 1837 (Place commune, ou du consulat, ou de l'Horloge...). Le secteur supérieur du disque a été restauré et un système d'ancrage est visible sur le collet et sur le disque.

Dimensions : $\varnothing = 0,750$, $X = 0,185$
hauteur totale : 2,370 sans le piédestal.

Matériau : Calcaire blond local, à grain fin et dur (jurassique sup.)

Morphologie : Disque porté par un collet droit chanfreiné, avec raccordements en arrondi. Toutes les arêtes sont arasées par taille sur 0,060 de hauteur, en à-plat.

Les figurines sont dégagées en relief de 0,025 dans l'épaisseur du disque par rapport au parement extérieur.

Iconographie : A l'avant, crucifixion, avec la Vierge et Marie-Madeleine au pied et de chaque côté de la Croix, l'ensemble étant surmonté du monogramme IHS.

Au revers, Vierge à l'enfant, encadrée de St Eloi, patron des orfèvres (nombreux à Saint-Antonin jusqu'au début du XIX^e siècle et de St Antonin en tenue épiscopale.

Datation : La croix du Christ et le symbole marial du lis ou de la rose sont remplacés par des personnages taillés en relief, d'une manière très élaborée, à la façon des XIV^e et XV^e siècles.

82.2.14.SAN.02 (Musée)

Stèle cassée au niveau de la jonction disque/collet, dont il ne reste que le plateau en assez bon état. Conservée au Musée local où elle figure parmi les débris lapidaires de l'ancienne Abbaye détruite au XVI^e siècle par les huguenots. Elle paraît provenir des fouilles effectuées en 1912 pour la construction de l'établissement thermal, sur le site de l'ancienne abbaye.

Dimensions : $\varnothing = 0,400$, $X = 0,130$

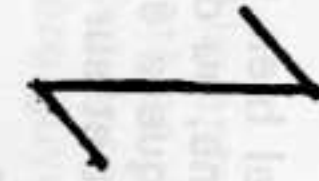
Matériau : Calcaire blond local à grain fin et dur.

Morphologie : Chaque face présente une plage du disque, divisée en quatre quartiers par les branches égales d'une croix. L'angle droit de chaque extrémité des branches est biseauté par un pan de 0,020 de hauteur. La bordure, en listel, est plate. La croix est dans tous les cas dégagée en relief (0,017), dans l'épaisseur de la pierre et les lettres gothiques gravées en creux. L'ensemble est de très bonne qualité sculpturale.

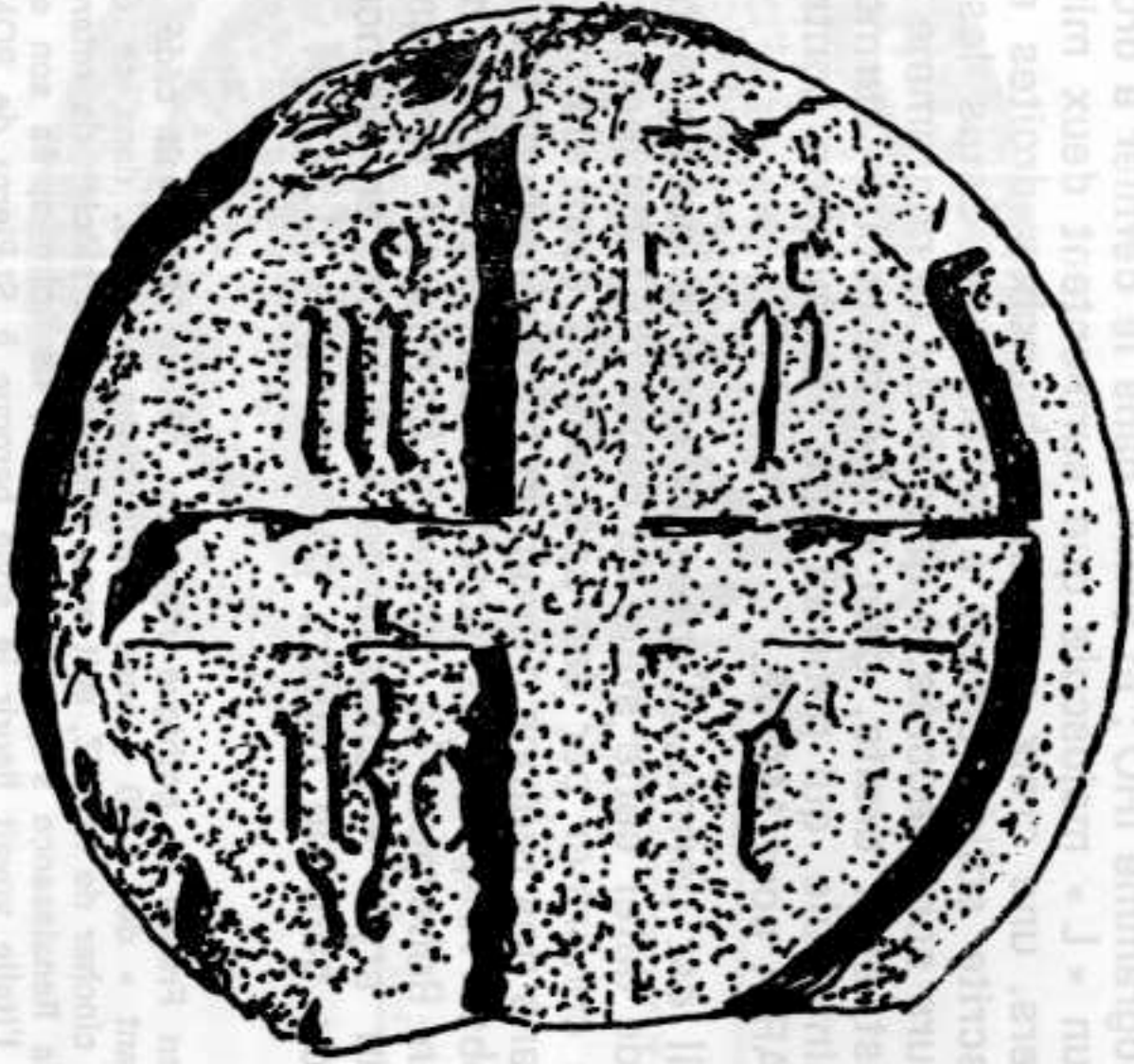
Iconographie : A l'avant, une croix grecque alésée en sifflet à l'extrémité gauche des branches, plane, droite, délimite quatre cantons. Dans le premier, en haut et à gauche, un « M » majuscule est surmonté d'un « o » minuscule ; dans le second, à droite, un « P » majuscule est surmonté d'un « c » minuscule ; dans le troisième en bas et à gauche, nous trouvons un monogramme IHO ; et enfin, dans le dernier à droite, nous lisons un « L » majuscule que surmontent deux minuscules. Au revers, une croix grecque à branches droites et planes est inscrite solidairement à la bordure. Seuls les cantons supérieurs sont décorés, à gauche du monogramme IHS pour le Christ et à droite, d'un « M » majuscule surmonté d'un « a » minuscule, qui pourrait être l'abréviation contractée du mot MARIA pour MARIE.

Datation : Il est permis, d'après la graphie gothique tardive et ornée, de dater cette stèle du début du XV^e siècle, mais cela reste à confirmer par des spécialistes étant donné la possibilité dans nos régions d'avoir un effet rémanent tardif comme celui observé pour les constructions artistiques monumentales en Rouergue. Le gothique flamboyant rouergat correspond au style « renaissance » ailleurs en France, et au début du baroque italien, par exemple(1).

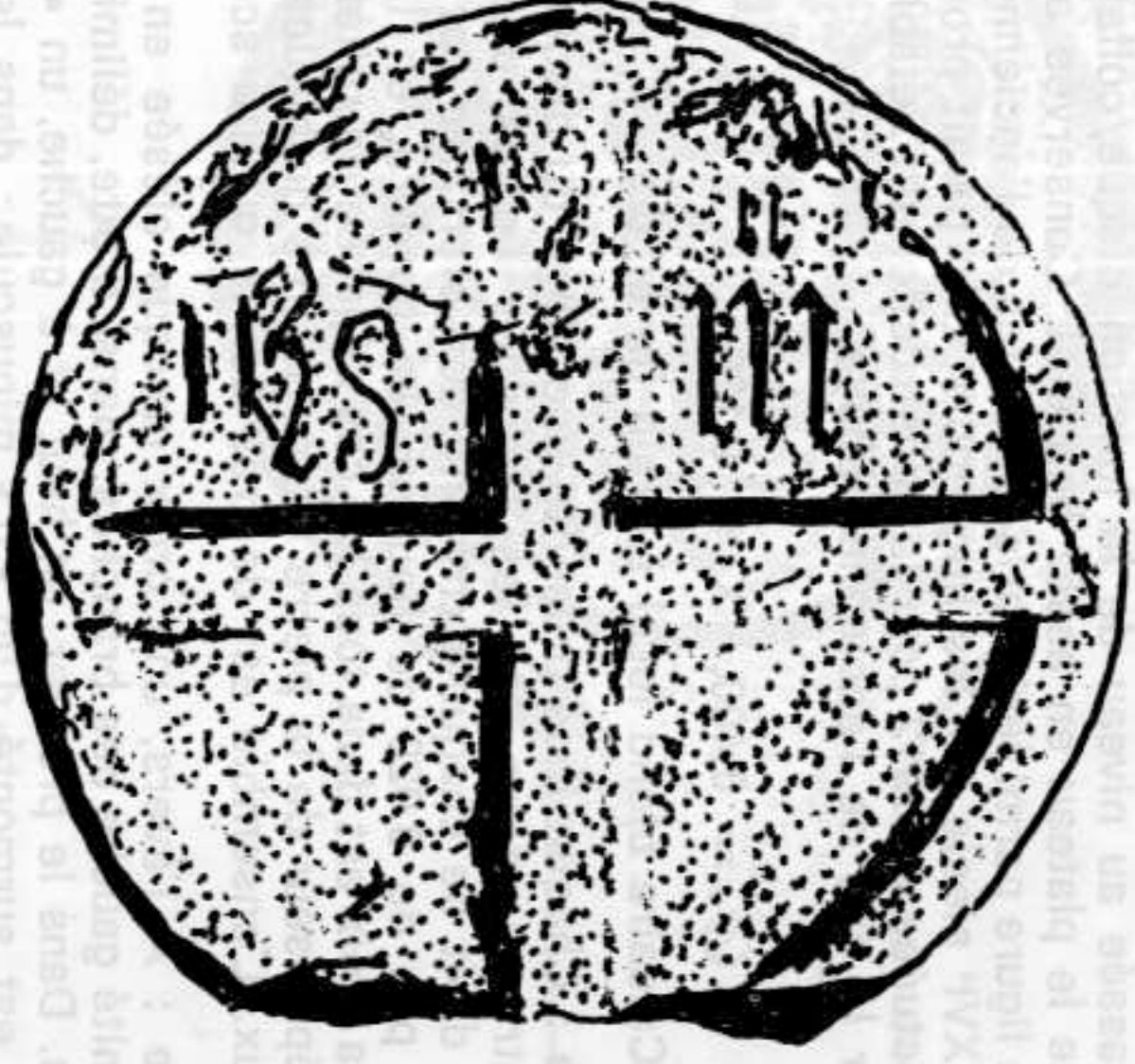
(1) Alors qu'en France le gothique rayonnant né en 1150 avait cédé la place au « flamboyant » dès 1330 ; nous construisions en 1525, dans ce dernier style le célèbre clocher de RODEZ, soit avec près de deux siècles de retard. Au même moment, la Renaissance s'épanouissait en Val de Loire après son essor italien, alors que l'Italie voyait fleurir le style baroque à St-Pierre de ROME.



Stèle dite « Croix de la Halle »



02



85.1.14. DM. 05 (Vulso)

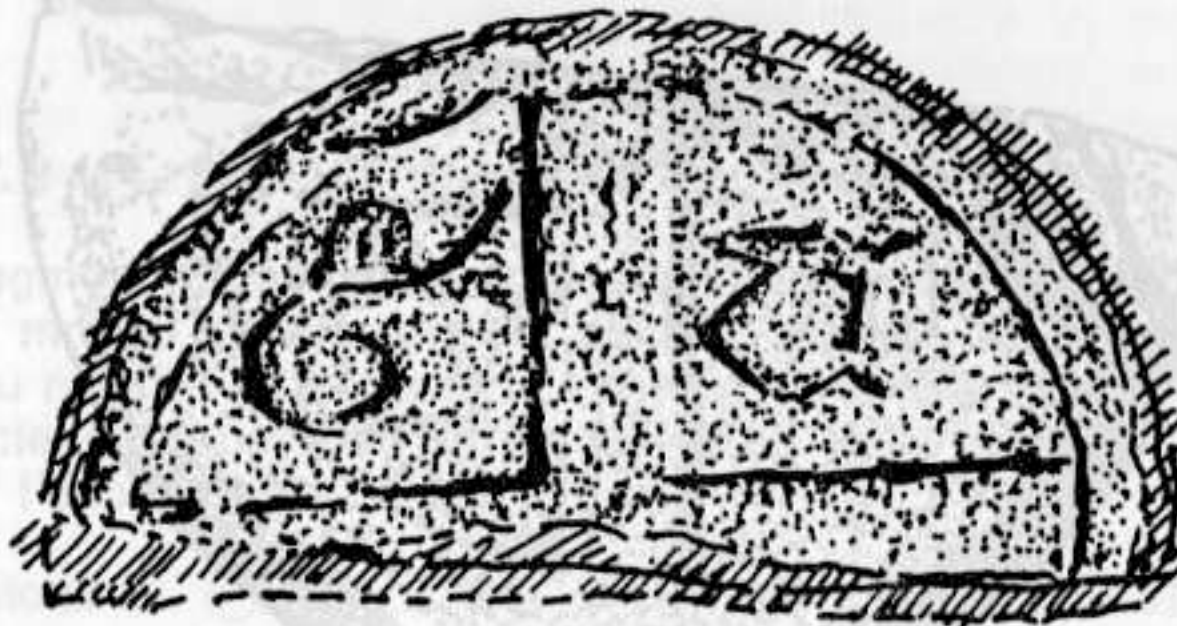
82.2.14.SAN.03 (Rue des Bouygues)

Partie supérieur de disque, visible seulement sur une face, car incluse dans la maçonnerie d'une maison où elle est insérée en remploi dans l'appui d'une baie. Sa provenance est inconnue.

Dimensions : $\varnothing = 0,430$, $X = ?$

Matériau : Calcaire à grain fin et de couleur gris-beige.

Morphologie : Disque comportant un relief en creux, de 0,010 de profondeur, identique pour la croix, et pour les lettres en caractère gothiques ; le chanfreinage ayant 0,030 de hauteur de pente.



03

Iconographie : La partie du fragment, seul visible, semble correspondre aux deux quartiers ou cantons supérieurs de la stèle. La croix grecque à branches droites et étroites, alésée, est simple. La bordure à pans coupés, arêtes tombées, présente un à-plat périphérique très fin. Les lettres du canton supérieur gauche pourraient être un « B » surmonté d'un « m » minuscule, et au canton voisin d'un « A » dégagé par champlevage.

Datation : Caractères gothiques ornés et décoratifs, paraissant du XV^e siècle.

82.2.14.SAN (Musée)

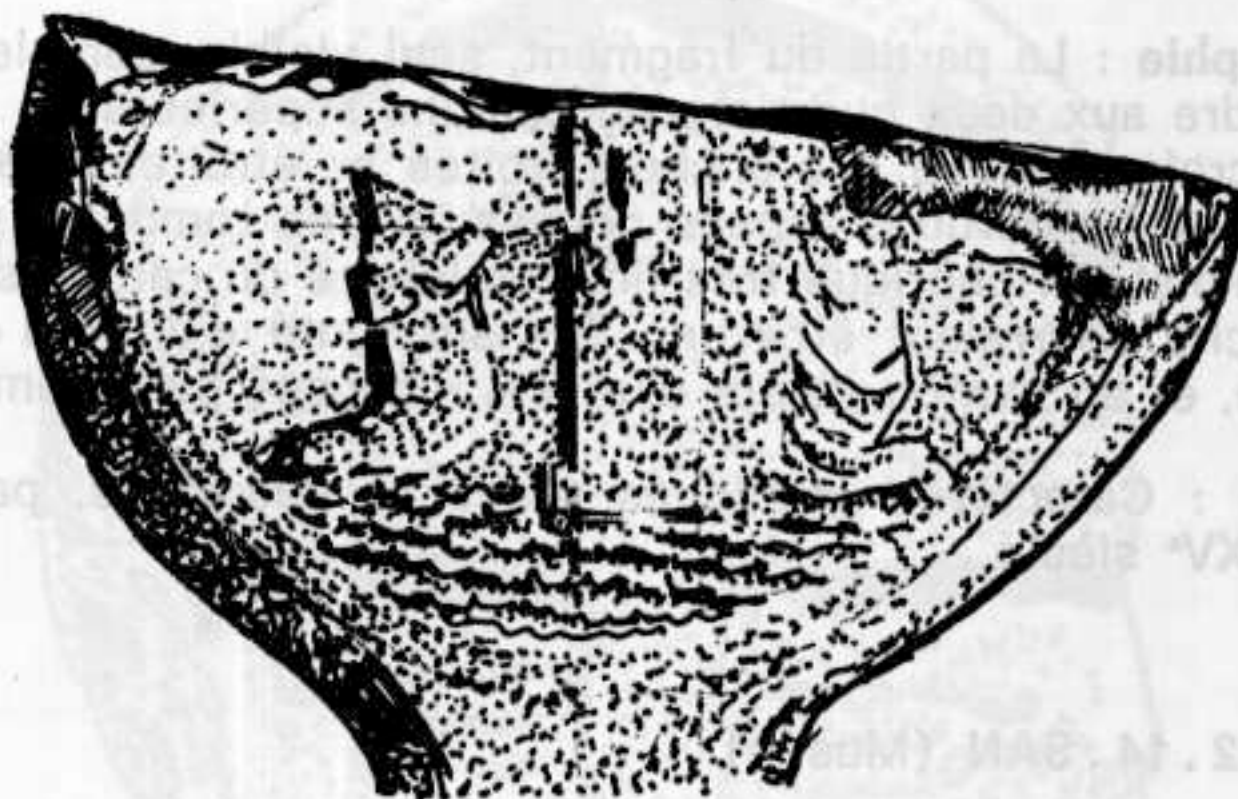
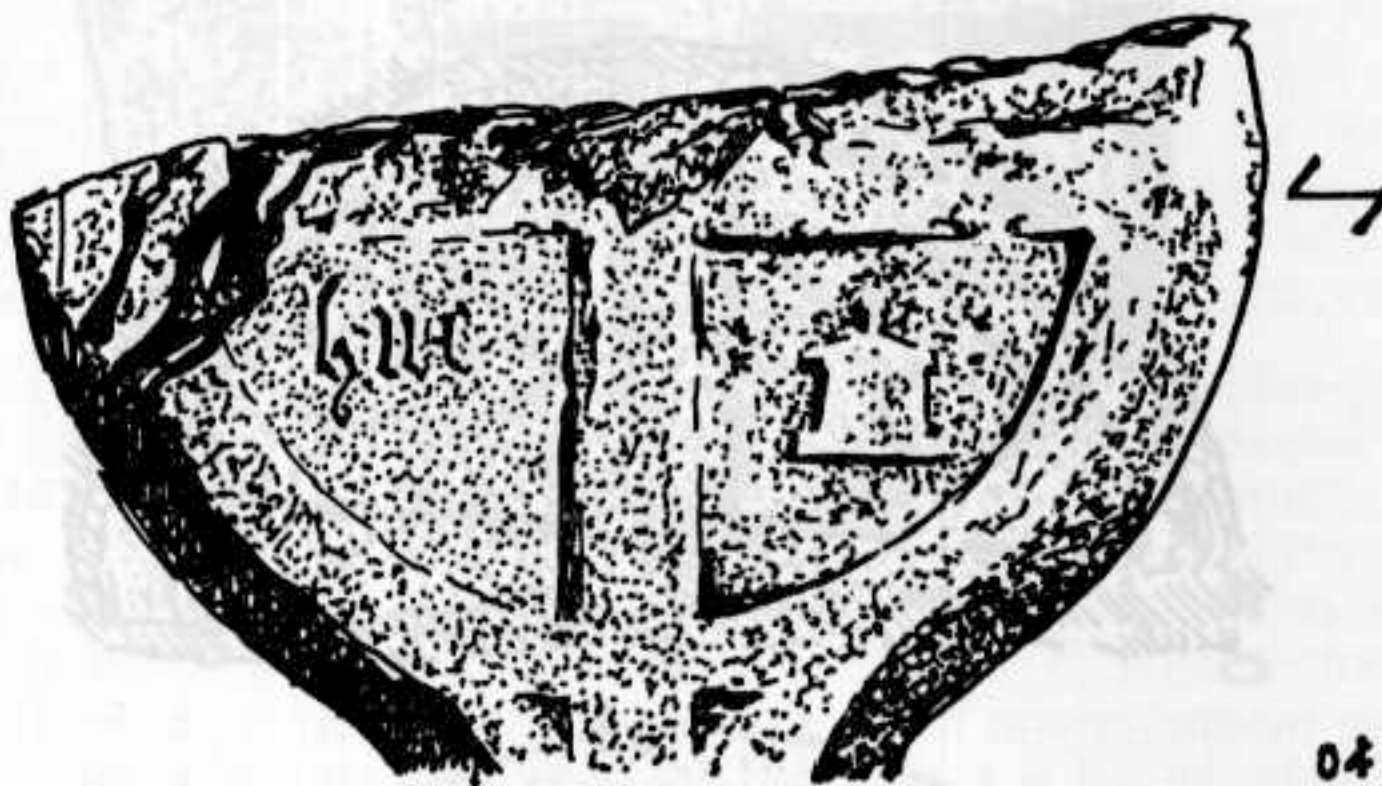
Cette stèle présente une fracture de la partie supérieure du disque, suivant son diamètre et une autre du collet, vers le tiers de sa hauteur. Découverte en 1976, lors des travaux de construction de l'actuelle Maison de Retraite, sur le cloître de l'ancienne abbaye.

Insérée en remploi dans un mur construit en 1602 et reconstruit en 1697. Transférée depuis au Musée en 1976.

Dimensions : $\varnothing = 0,640$, $X = 0,210$, h (actuelle) = 0,560.

Matériau : calcaire à grain fin et de couleur beige-clair.

Morphologie : Taille et sculpture sont particulièrement soignées. Le disque présente avec son collet, le même type décoratif que nous avons rencontré pour les 01, 02 et 03, c'est-à-dire les angles chanfreinés sur 0,60 de hauteur. La section du collet est un octogone quasi régulier, sur l'ensemble du monolithe. La sculpture est nette, la gravure aussi, dénotant toujours une même origine, si ce n'est les mêmes ateliers et lapicide.



Iconographie : A l'avant, une crucifixion dont la partie inférieure laisse apprécier la finesse d'exécution. Sur un sol symbolisé par des sillons parallèles horizontaux, on distingue un personnage agenouillé à gauche de la croix, bien drapé, et à

droite on aperçoit quelques faibles traces en relief d'un autre personnage en position identique, priante et symétrique.

Au revers, une croix grecque, droite, inscrite et solidaire de la bordure périphérique, abrite dans le canton de gauche, les lettres L,U,C, gravées, et dans celui de droite, un motif qui, schématiquement, représente le profil d'un vase ou récipient à couvercle, qui pourrait être un pot à aromates ou à baume d'onction.

A signaler le caractère très particulier de la croix inscrite qui déborde du cercle, pour se prolonger sur le collet par sa branche inférieure.

Datation : On peut penser approximativement au premier quart du XV^e siècle.

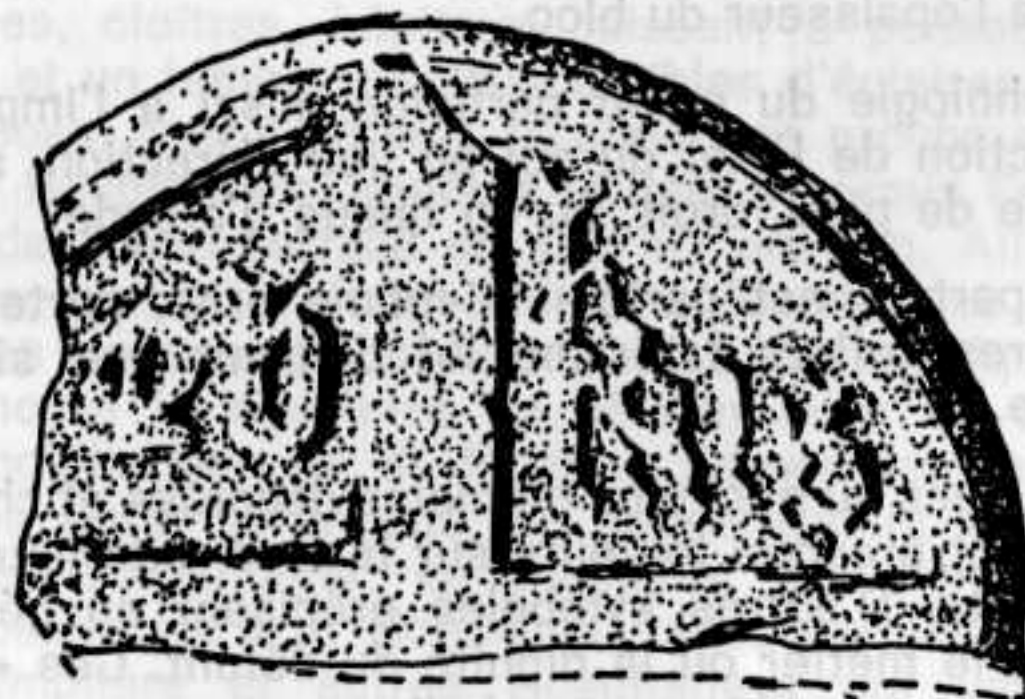
82.2.14.SAN.05 (terrasse du Presbytère)

Fragment d'une stèle très mutilée, dont il ne subsiste plus que la moitié supérieure du disque, scellée au mortier sur la crête du mur de la terrasse, à l'entrée du presbytère. Elle provient de l'ancienne abbaye et fut placée là en 1906, lors de la construction de l'école Notre-Dame.

Dimensions : $\varnothing = 0,440$, $X = 0,140$, h (actuelle) = 0,255.

Matériau : calcaire dur, à grain fin.

Morphologie : Taille par champlevage, dégageant un bon relief de 0,007 de profondeur, le chanfrein tombant la bordure du listel sur 0,025 de haut. Travail très soigné.



Iconographie : Une croix grecque à branches droites, taillées en sifflet à leur extrémité extérieure droite, en « rotation ». En effet, le listel est soigneusement mis en relief par un double chanfrein ou biseau.

Les deux cantons supérieurs et antérieurs, seuls subsistants et visibles, portent en relief, à gauche, les lettres « M » et « A » (abréviation possible de MARIA) et à droite IHS (Jésus).

Datation : Comme les autres stèles de même origine et dues sans doute au même « imagier », la graphie utilisée, en gothique tardif, permet de proposer le XV^e siècle, voire le XVI^e, comme période d'exécution.



EN GUISE DE CONCLUSION

A la lumière de ce que nous connaissons actuellement sur les stèles discoïdales, il est permis d'affirmer que ces monuments sont exclusivement funéraires et érigés au chevet de tombes ou au centre de cimetières, comme ce fut le cas pour celle de la halle. Le disque des stèles (orienté à l'Est (fouilles d'USCLAS), est le signe solaire par excellence, symbolisant la résurrection.

La stèle peut être vierge de toute décoration ou graphisme, gravée, sculptée, parfois composite et d'aspect différent suivant les faces. Toujours monolithe, c'est le matériau géologique local qui est utilisé, taillé et décoré suivant sa qualité lithique.

En fonction de la solidité du support, le diamètre du disque varie en général de façon inversement proportionnelle à la hauteur du collet et à l'épaisseur du bloc.

La morphologie du collet participe aussi à l'implantation et varie en fonction de l'état du sol au lieu d'érection, ainsi il peut être en forme de pieu, droit, ou en queue d'aronde.

D'autre part, il est parfois lui-même orné, porteur d'épaule-ment et autres reliefs latéraux, lui donnant une silhouette anthropomorphe.

Epigraphiques ou non, plus ou moins décorées et christianisées elles présentent presque toujours sur la face antérieure une croix grecque inscrite. D'autres symboles précisent en général l'état, la profession, le métier ou la dignité du défunt. Ces « insignes » accompagnent un graphisme symbolique et ornemental et participent au décor plus ou moins élaboré, à la façon héraldique pour

un blasonnement. Ainsi la « reilhe » désigne le laboureur ; la navette, le tisserand ; la massette, le tailleur de pierre ; l'équerre, le menuisier ; la main bénissante, le prêtre ; le glaive ou l'épée pour le soldat, etc.

La tranche ou pourtour du disque participe aussi à la finition de l'ensemble. Elle est droite et lisse, moulurée, galbée ou arrondie, biseautée ou doublement chanfreinée, portant dans quelques rares cas une épitaphe, une dédicace ou une inscription « en bandeau ».

Avant la sculpture en bas-relief des thèmes principaux que sont le Christ en croix et la vierge glorieuse, on trouve souvent comme ici, les lettrismes ou chrismes en opposition symétrique, dos à dos, de la même façon, c'est-à-dire : IHS sur la plage antérieure et M ou MA entrelacés sur la plage opposée.

Ces graphies sont elles-mêmes postérieures à la croix grecque de résurrection sans figuration et à la fleur de lys, ou lys des champs, que remplace parfois une rose couvrante et rayonnante schématisée géométriquement telle la rosace dessinée au compas (rosa mystica).

Comme on peut le constater, la voie était ouverte à toutes les formes artistiques, de la plus fruste à la plus élaborée. Elles se manifestent dans la très grande variété dimensionnelle, formelle ou iconographique, suivant encore les régions ou nationalités.

La stèle discoïdale, toujours monolithique, apparaît dès l'époque romaine puis connaît une large diffusion dans l'espace et le temps, particulièrement entre les XI^e et XV^e siècles. Le Pays basque notamment fut une région privilégiée dans laquelle persévéra encore cette tradition, surtout aux XVI^e, XVII^e, voire XVIII^e siècles. Leur profusion dans ce pays et les provinces chrétiennes, élimine l'idée d'une exclusivité sectaire et cathare, comme certains encore s'acharnent à l'affirmer.

Les regroupements en des lieux précis, cimetières villageois ou monastiques, cloîtres, hôpitaux, laissent à penser qu'il y a là une preuve et un témoignage susceptibles d'éclairer l'historien. A Usclas du Bosc, dans l'Hérault, le cimetière proche d'un refuge et Hopital des Hospitaliers, toujours utilisé, a permis l'exhumation de 27 stèles dans une surface de 100 m² environ. Ailleurs, près d'une chapelle, abri et refuge dédiée à St Jacques, c'est une trentaine de ces monuments qui furent mis à jour, quelques tombes renfermant encore le squelette du pèlerin avec sa coquille au côté. Les « coquillards » de St Jacques, se pressant au pied des quelques rares ports pyrénéens, se concentraient en des lieux bien précis et accueillants. Le piedmont est particulièrement fourni en « hospitalets » et Hotel-Dieu tenus par les Cisterciens, Augustins, Templiers et autres Hospitaliers qui veillaient, en assurant la protection des chemins et voies, à porter secours,

à soigner blessés ou malades. La mort faisait parfois son œuvre sur ces corps affaiblis et épuisés ; or le souhait du pèlerin à l'aller ou au retour était, repentant ou racheté, d'être enseveli en terre chrétienne, en habit monacal pour l'oblat ou en tenue de jacquaire, avec à son chevet la marque de sa foi, bien que ce type de monument fut fort coûteux, surtout décoré.

On pourrait peut-être expliquer par là, la diffusion de cette coutume assez loin en Europe médiévale.

Il ne faut pas oublier que, tourisme dangereux avant la lettre, les pèlerinages mobilisaient les chrétiens au même titre que les croisades, attirant les humbles et les grands épris de mysticisme ou pécheurs repentant rêvant du céleste royaume.

Ce sont ces flux et reflux incessants qui brassèrent les corps, les esprits et, par là-même, les idées de ce haut moyen-âge réputé à tort obscur et barbare. Les techniques se diffusaient à partir des nombreux chantiers itinérants qui virent par exemple ici ou là, des maîtres d'œuvres français ou lombards implanter leur style et diffuser leur savoir.

On ne doit pas enfin oublier le rôle primordial de Cluny qui favorisa cette christianisation itinérante par le peuple, base de toute humanité. Il est curieux de constater la présence de stèles discoïdales aussi bien dans les monastères catalans, espagnols ou irlandais qu'à la commanderie templière de Tomar au Portugal.

Les grandes diagonales drainant à travers notre pays les jacquaires européens, expliquent peut-être aussi la présence de ce type de monument en Irlande, dans l'île de Man, comme en Scandinavie et en Allemagne, pour ne citer que quelques pays septentrionaux. Si en Irlande, les stèles subirent le puissant et traditionnel maniérisme gaellique et celtique, en France, nous retrouvons pour les plus anciennes, le signe de la croix grecque, inscrite dans le cercle, motif typique des rouelles et bijoux gaulois, puis gallo-romains ; que le christianisme naissant ne tarda pas à emprunter et sublimer pour en faire son plus riche symbole. A partir du X^e siècle et surtout du XI^e, se différencient la croix du supplice, dite latine, et la croix de gloire ou de résurrection, dite croix grecque, cerclées ou non d'ailleurs. C'est ainsi que les reliquaires de la vraie croix allient toujours la forme du Tau à la croix grecque, pour symboliser à la fois, le sacrifice rédempteur et la résurrection du divin supplicié.

Des sceaux ou monnaies portent cette double union de symboles comme bien des stèles à la « croix de Lorraine » qui semblent ainsi iconographiquement liées à l'héraldique et à la numismatique.

Les stèles discoïdales sont des emblèmes chrétiens par excellence, richement symboliques, que nous devons rechercher,

inventorier, pour mieux les préserver et les étudier. Elles sont aussi une des formes traditionnelles de l'expression religieuse et de l'art populaire rural.

A Saint-Antonin, les stèles sont particulièrement intéressantes. Par leurs qualités formelles et graphiques, elles sont uniques en Rouergue et comparables par leur finition et leur graphie gothique aux plus belles d'Oberhessen en Allemagne, datées du XVI^e siècle ou d'autres connues ailleurs à d'autres époques.

Nous souhaitons que les habitants de Saint-Antonin Noble-Val, en Rouergue, conscients de la valeur historique et religieuse de ces monuments mineurs, aident l'association « Les Amis du vieux Saint-Antonin » dans ses recherches et œuvrent avec elle à la conservation de ce patrimoine commun.

Robert AUSSIBAL et Georges JULIEN
(Septembre - octobre 1981)

BIBLIOGRAPHIE

- « **Les stèles discoïdales d'Usclas du Bosc** (Hérault) » page 3 à 16 dans « Etudes sur Pézenas et l'Hérault » XI.1980.4 J. GIRY et R. AUSSIBAL.
- « **Les stèles discoïdales du Larzac et de sa périphérie** » pages 20 à 30 dans « Archéologie en Languedoc » N° spécial 1980 — FAH — R. AUSSIBAL.
- « **Les stèles discoïdales du Larzac et de sa périphérie** » pages 20 à 30 dans « Revue du Rouergue » N° 3 - 1980 - R. AUSSIBAL.
- idem, dans procès-verbaux et Mémoires de la Société des Lettres, Sciences et Arts de l'Aveyron — 3 - T XLIX - 1980 - R. AUSSIBAL.

